

La résistance de l'émir Abdelkader

1-Sa formation

L'émir Abdelkader est né en 1807 près de Mascara. Il appartenait à une famille chérifienne et son père Mahieddine était mokadem de la confrérie Kadiria. Il apprit la langue arabe et le Coran à la Guetna et continua sa formation à Oran et Arzew en apprenant les mathématiques, l'histoire, la géographie... De retour dans son village, il se maria avec sa cousine germane Lalla Kheira à l'âge de 15 ans. En 1825, après un passage en détention à la prison d'Oran par la volonté du bey turc Hassan, Mahieddine et son fils partirent au pèlerinage. En plus de l'accomplissement du devoir religieux aux lieux saints, ce long voyage est ponctué par des visites enrichissantes à Tunis, Alexandrie, le Caire et la rencontre de Mohammed Ali (le père de l'Égypte moderne) et Bagdad et l'inclination devant le mausolée d'Abdelkader al-Djilali. Le retour en Algérie eut lieu en 1828. Après la prise de la ville d'Alger et la persistance du danger français, les habitants de la région de Mascara sollicitèrent Mahieddine pour diriger la résistance. Ce dernier refusa l'offre et leur conseilla le sultan du Maroc qui accepta. L'armée marocaine entra à Tlemcen, une ville que les représentants du sultan utilisaient comme base arrière pour se préparer à la guerre contre les Français. Une année après, sous la pression des Français, le sultan changea de position livrant ainsi les Algériens à leur sort. Mahieddine se résigna néanmoins à conduire ses coreligionnaires dans les champs de bataille où son fils se révéla un grand combattant notamment lors de ses succès à la première et deuxième bataille de Khanq Nitah en 1832.

2-Sa personnalité

Sa personnalité s'est forgée dans son milieu familial, sa formation et ses voyages. L'émir Abdelkader est connu par sa modestie, son pardon, son humanisme et sa tolérance. En juillet 1860, au nom de la tolérance, l'émir Abdelkader, dans son fief de Damas, intervint pour porter secours aux chrétiens menacés de mort par les Druzes. Aidé par des Algériens se trouvant en Syrie, il se déplaçait dans les quartiers chrétiens pour recueillir ses populations chez lui avant de les faire diriger, sous escorte, dans une citadelle située à l'extérieur de la ville. En tout, 15000 chrétiens furent sauvés de la mort. C'est parce qu'il fut un homme de cœur et de pardon qu'il permit à Léon Roches qui fut son conseiller, de le laisser partir rejoindre le pouvoir français malgré sa trahison. Ainsi, lorsqu'il entra dans la tente de l'émir Abdelkader, à la veille de la reprise de la guerre en 1839, pour lui prononcer l'amère vérité à savoir qu'il n'a jamais été musulman au fond de lui-même bien qu'il s'est comporté comme tel depuis deux ans, le sultan lui répondit de la manière suivante : « " « *Va-t'en. Je laisse à Dieu la punition de ton âme. Que ton corps disparaisse de ma présence. Va-t'en et garde-toi de répéter devant un musulman le blasphème que viennent d'entendre mes oreilles, car je ne serais plus maître de ta vie ; va-t'en !* » L'émir avait tous les pouvoirs pour le punir, mais il ne la pas fait. A un de ses prisonniers français, il dit : « *Tant que tu seras auprès de moi, tu n'auras à craindre ni mauvais traitement ni injures.* » Homme modeste, il mangeait peu, uniquement « *pour sa subsistance et non pour son plaisir* ». Ses vêtements furent d'une grande simplicité refusant le luxe. Un jour, un vieillard est condamné à mort. La sentence devait être exécutée en présence du sultan. Au moment où le supplicié est ramené, les enfants du vieillard se jetèrent entre leur père et les exécuteurs et d'autres vinrent à l'émir demander sa grâce ce qu'il accepta. L'humanisme l'a emporté sur la justice.

3. Sa résistance

Première étape (1830-1837)

Le 24 novembre 1832, les trois tribus des Hachem, des Beni Amer et des Gharaba réunies à la plaine d'al-Gheris donnèrent la Baia à l'émir Abdelkader comme leur sultan. Celui-ci déclara aussitôt la guerre sainte et adressa des lettres à diverses personnalités de la province d'Oran pour demander leur soutien. Ses efforts de guerre, il les concentra au niveau d'Oran occupée par les Français. Au cours de l'année 1833, il fit le blocus de la ville et affronta à plusieurs reprises ses ennemis. En parallèle, il déclara la guerre aux anciennes tribus makhzens (les Doueirs et les Zemala) et étendit son influence à la ville de Tlemcen qu'il occupa, mais échoua devant Mostaganem. Face à lui, le général Desmichels, commandant de la ville d'Oran, sollicita la paix qu'il accepta. Les négociations menées par Ben Arach et Ould Mahmoud comme

représentants de l'émir et Mardoכי-Amar comme délégués des Français ont donné lieu à la signature du traité de Desmichels le 26 février 1834. Ce traité de six articles proclame la fin de la guerre, le respect de l'Islam, l'échange des prisonniers, la liberté du commerce..etc. Indirectement, l'émir reconnaît l'autorité française sur les villes algériennes occupées et la France a fait de même pour le reste de la province d'Oran.

Profitant de la paix, l'émir mit en place une première organisation à son jeune État. Il créa un bataillon régulier et divisa la province en deux entités administratives dans les centres furent Mascara et Tlemcen. Après des hésitations dus à l'hostilité des Français, il débarqua à Médéa en 1835 qu'il annexa. Auparavant, Il se débarrassa de son adversaire le chérif Hadj Moussa al-Derkaoui en une seule bataille. Son expansion au sud de la province d'Alger n'arrangea pas les affaires de la France qui chercha désormais le prétexte pour violer le traité de 1834. L'occasion se présenta en juin 1835, les tribus des Doueirs et des Zemala signèrent la convention du Figuig avec le général Trézel, successeur de Desmichels, les plaçant sous l'autorité française contrairement à ce que stipula le traité de Desmichels. La guerre fut aussitôt déclarée. Le 28 juin 1835, les troupes de l'émir remportèrent une victoire à la Macta sur le général Trézel qui laissa dans le champ de bataille 280 tués et eut 500 blessés.

Le nouveau gouverneur général en l'occurrence, le maréchal Clauzel est résolu de se venger. Il se porta à la tête de son armée sur Mascara qu'il trouva presque vide (06 décembre 1836). Il la quitta au bout de quelques jours. Un mois après, il revint occuper Tlemcen (13 janvier 1836). Cette fois-ci il laissa une garnison au Méchouar qui du coup, est assiégée par l'émir. Parti par la ravitailler à partir d'Oran, le général Joseph-Gaston d'Arlandes est attaqué près de la Tafna le 25 avril 1836 par l'émir lui causant des pertes considérables. Les troupes françaises sont restées bloquées 49 jours jusqu'à ce qu'elles soient délivrées par une colonne venue spécialement de la métropole et que dirigea le général Bugeaud. Quelques mois après, ce même officier infligea à l'émir une défaite à la Sikak (06 juillet 1836).

En mars 1837, le général Bugeaud arriva à Oran en qualité du commandant de la province. Il reçut de son gouvernement une carte blanche pour négocier avec l'émir un nouveau traité qui va permettre à la France de préparer une nouvelle expédition pour prendre la ville de Constantine, bastion du pouvoir d'Ahmed Bey. Les négociations aboutirent à la signature du traité de la Tafna le 31 mai 1837. Ce texte fixe les limites du pouvoir français (Mazagan, Arzew, Oran, Mostaganem, Alger, la Mitidja, le Sahel et les villes occupées de la province de Constantine) et celui de l'émir (les provinces d'Oran, d'Alger et de Titer y à l'exception des villes déjà occupées par les Français). Il stipula également que « *les criminels des deux territoires seront réciproquement rendus* », que le commerce était libre, que les biens des gens et leur religion seront respectés.etc. Cet accord est complété par un traité secret qui est découvert plus tard et qui dit que l'émir recevra des armes de la part de Bugeaud et que les chefs des Doueirs et Zemala seront exilés en contrepartie d'une somme d'argent estimée à 100000 francs que l'émir a effectivement versé à Bugeaud.

Deuxième étape (1837-1839)

La période de la paix est consacrée à l'organisation de son État. A l'échelon supérieur, il y a le gouvernement central ou *diouane* à sa tête un responsable assisté par deux secrétaires, l'un s'occupant des Habus et l'autre pour les affaires extérieures. Vint ensuite le conseil consultatif (choura) de 11 membres qui se réunit à chaque fois que l'émir le désirait. Sur le plan administratif, le pays est divisé en plusieurs provinces (08 en 1839) sous le commandement d'un khalifat. Chaque province est divisée en plusieurs zones sous la responsabilité d'un agha et chaque zone était scindée en caidats, à la tête de chacune un agha. L'émir avait des agents accrédités auprès des Français. Il se faisait lire les journaux et il est entouré de conseillers dont certains furent des étrangers. Il frappa sa propre monnaie (al-Mohammadia) avec comme unité le rial et institua un service de trésor. L'industrie d'armement, mis en place avec le soutien d'ouvriers français, est concentrée dans les principales villes créées ou fortifiées par l'émir Abdelkader comme Taza (située à 65km au sud de Miliana), Taqdamet (située 12 km au sud de Tiaret), Boghar (située à 82km au sud de Médéa). Son armée était d'une organisation classique : infanterie, cavalerie et artillerie. Le nombre des fantassins avoisina 8000 hommes et celui des cavaliers était de 2000 et le nombre des artilleurs s'éleva à 240. Le corps irrégulier est mobilisé en cas de nécessité ; il ne dépassa pas 20000 soldats selon Garcin. Les armes provenaient de la contrebande marocaine, de ses propres fonderies et des Français lorsque l'émir Abdelkader était en paix avec les Français. Le soldat touchait une solde régulière et une récompense pour les faits d'armes. Il avait sa propre tenue militaire et un grade évidemment différent de celui qui avait une place supérieure. En matière d'impôt, l'émir supprima le kharadj (taxe qui date de l'époque turque) et imposa le paiement de la zakat (impôt sur les troupeaux), de l'achour (impôt sur les récoltes) et de la

maouna, une aide extraordinaire à la guerre sainte. Le tout est complété par les amendes imposées aux tribus récalcitrantes.

La montée en puissance du prestige de l'émir, l'élargissement de son territoire et ses victoires sur ces ennemis ne laissèrent pas indifférent le maréchal Vallée, gouverneur général de l'Algérie qui voit son adversaire comme un vrai danger pour son pays. De ce fait, il prit une initiative qui provoqua la séparation entre les deux parties. Par l'intermédiaire des consuls de l'émir à Alger à savoir Ben Duran et Ben Arrache, il proposa un additif pour le traité de la Tafna. Devant le refus de l'émir de signer ce nouveau texte, le maréchal Vallée franchit en octobre 1839 les portes de fer, dans les Bibans, un territoire que l'émir Abdelkader considérait comme son propre territoire. Ce dernier riposta en attaquant les positions des colons à la Mitidja. La troisième phase de la résistance de l'émir venait de commencer.

Troisième étape (1839 – 1847)

En dépit de quelques victoires, le maréchal Vallée fut jugé incapable de mater la force de l'émir. Il fut remplacé en décembre 1840 par le général Bugeaud à la tête de l'Algérie. Celui-ci arriva avec une nouvelle tactique basée sur le renforcement des effectifs de l'armée, sa mobilité - *« six colonnes fortes de 7000 milles empêcheraient, dit-il, les Arabes de semer, de pâturer, de récolter sans notre permission »* - et la technique de la « terre brûlée » avec l'utilisation massive de la razzia qui consiste à tomber à l'improviste chez des populations désarmées et généralement de nuit pour tout détruire et commettre des tueries. Entre 1841 et 1843, l'émir subit de grands revers : occupation de Tlemcen, Mascara, Takdamet...prise de sa capitale mobile (smala) par le duc d'Aumale le 16 mai 1843, mort du khalifat Ben Allal (11 novembre 1843).etc. Pendant son temps, l'émir Abdelkader recula refusant les batailles ouvertes et se contenta des embuscades. *« Quand ton armée marchera en avant, écrivit-il à Bugeaud, nous nous retirerons, mais elle sera forcée de se retirer et nous nous reviendrons. Nous nous battons, quand nous nous le jugerons convenable...nous les fatiguerons, nous les harcèlerons, nous les détruirons en détail, le climat fera le reste. »*

Contraint à fuir vers le Maroc, il trouva le soutien chez le sultan de ce royaume. Pas pour longtemps. Le 14 août 1843, le général Bugeaud infligea à l'armée marocaine une grande défaite à la bataille d'Isly et imposa au souverain allaouite la signature du traité de Lalla Maghnia (10 septembre 1843) qui mit Abdelkader *« hors la loi dans toute l'étendue du Maroc et de l'Algérie »*. L'année 1845 est marquée par l'insurrection du chérif Bou Maza qui mit à feu une partie de l'Ouest algérien. L'émir Abdelkader trouva l'énergie nécessaire pour réapparaître de nouveau et infliger aux Français deux grands revers : un détachement du colonel Montagnac, sortit de Ghazaouet est complètement anéanti (23-24 septembre 1845) à Sidi Brahim ; quelques jours après (27 septembre), non loin de là, environ 200 soldats se rendirent avec armes et bagages près du marabout de Sidi Moussa.

À la fin de l'année 1847, avec ses 2000 réguliers et sa deira, l'émir traversa la rivière de Mouliya et vint se camper chez les Beni Snassen. Encerclé par l'armée française, Il réunit le dernier carré de ses fidèles pour leur demander de le dégager du serment qu'il leur a donné en 1839 de faire son devoir suite à leur engagement total en sa faveur ce qu'ils acceptèrent. Il leur dit ensuite les paroles suivantes : *« Nous n'avons plus qu'à choisir entre trois partis : ou forcer le col de Kerbous, et passer sur le corps des cavaliers qui le gardent, mais, en admettant que nous triomphions, ce combat ne tranchera pas la question, car les Français ne peuvent être loin ; ou chercher un sentier qui permette aux fantassins et aux cavaliers les mieux équipés de traverser la montagne : mais dans ce cas, les femmes, les enfants, les blessés ne pourront nous suivre et ils tomberont au pouvoir des chrétiens ; ou enfin, nous soumettre. »* Ce jour-là, l'émir a décidé de se soumettre aux Français (et non pas aux Marocains qu'ils l'ont trahi), s'ils accepteraient ses conditions de le transférer lui et sa famille à Akka ou Alexandrie pour finir sa vie. Après un engagement écrit du général Lamoricière, l'émir se rendit le 23 septembre 1847 à Sidi Brahim devant un groupe de soldats français qui lui ont fait les honneurs militaires avant de se rendre à

Djemaa Ghazaouet pour rencontrer le duc d'Aumale à qui, il a offert son cheval pour marquer la fin d'une époque révolue.

4. Une personnalité universelle

En attendant son départ en Orient, Abdelkader et sa suite sont dirigés à Fort Laimargue, près de Toulon. Cependant, au bout de quelques mois, il découvrit l'amère vérité : la France, renonçant à la parole donnée, décida de le garder. En avril 1848, il est transféré au château de Pau. Par l'intermédiaire du général Bugeaud, le gouvernement français lui proposa de choisir une résidence en France et d'oublier l'Orient. Il s'exclama « *La France est liée vis-à-vis moi comme vis-à-vis d'elle, votre parole je ne vous la rends pas. Je mourrai avec elle pour votre déshonneur, les peuples et les Rois apprécieront par mon exemple la valeur de la parole française* ». En novembre 1848, il est transféré au château d'Amboise. Sa libération interviendra le 16 octobre 1852 après la visite de Napoléon III qui lui dit notamment que rien à ses yeux « *de plus humiliant pour le gouvernement d'une grande nation que de méconnaître sa force au point de manquer à sa promesse.* » Après deux séjours parisiens, l'émir, sa famille et ses compagnons partirent pour Brousse en Turquie, choisie comme lieu de résidence. Deux ans après, suite à un tremblement de terre, et sur sa demande, il est transféré à Damas. Là, sa vie est partagée entre l'éducation de ses enfants, ses obligations religieuses, ses conférences, ses lectures et ses écrits. Au cours de son séjour, il joua un rôle dans l'ouverture du Canal du Suez, fit plusieurs voyages en Europe et dénonce l'attitude de son fils Mahieddine lorsqu'il débarqua en Tunisie en octobre 1870 pour demander au peuple de se révolter contre les Français. L'émir Abdelkader est mort à Damas en 1883. Ses restes sont transférés en Algérie en 1966.

L'émir Abdelkader est devenu un personnage universel. Des personnalités célèbres et des historiens de renom lui ont rendu des hommages en sa qualité de héros de la résistance algérienne au 19^e siècle et pour ses grandes qualités. « Le génie de cet homme extraordinaire embrassait tout » écrit Pélissier de Reynaud. Homme de guerre, il est aussi un grand maître souffi, le plus célèbre de son époque et l'auteur d'un ouvrage de référence « Le livre des haltes ». D'autres ouvrages qu'il a écrits touchent la philosophie, la poésie et l'autobiographie. En Algérie et à travers le monde, des villes, des places, des rues et des institutions portent son nom. L'exemple de la ville américaine Elkader, dans l'Iowa aux États-Unis dont le nom est choisi par les fondateurs de cette cité en 1846 en reconnaissance du combat de l'émir pour l'indépendance de son pays. Son parcours est resté gravé dans la mémoire universelle.

Bibliographie sélective

-Paul Azan, *l'émir Abdelkader*, Alger, Hachette, 1925.

-Abdelkader Boutaleb, *L'émir Abdelkader et la formation de la nation algérienne*, Alger, édition Dahlab, 1990.

-Alexandre Bellemare, *Abdelkader, sa vie politique et militaire*, Paris, libraire L.Hachette et Cie, 1863.